

Monastères et abbayes Aux sources de l'art roman

Une abbaye (du latin *abbatia*) est un monastère ou un couvent catholique placé sous la direction d'un abbé (ou d'une abbesse; dérivé de l'araméen *abba* qui signifie « père »), lequel sert de père spirituel à la communauté religieuse. **Les moines vivent retirés du monde, et appliquent une règle de vie.** Il s'agit le plus souvent de la règle de Benoît de Nursie (fondateur au VIe siècle de l'abbaye du Mont Cassin en Italie).

Les hommes qui veulent prendre l'habit monastique doivent prononcer trois vœux : l'obéissance (à l'abbé), la chasteté (le contact physique avec une femme est source de péché et empêche de se retirer du monde) et la pauvreté (le moine ne possède rien en propre, tout appartient à Dieu et à l'abbaye).

Les moines, comme l'a montré Georges Duby, sont les véritables héros du Haut Moyen-âge. Il y a eu une véritable vénération pour ces hommes qui consacrent leur vie à Dieu. Les hommes du Xe-XIe siècle ont placé toute leur confiance dans les moines. **Ils étaient chargés de louer Dieu par leur chant perpétuel (la *Laus perennis*) et ainsi de protéger les hommes des attaques du démon.** Les hommes de ces siècles payent pour que la prière que les moines adressent à Dieu les mentionne et qu'ainsi, ils puissent éviter le malheur et les ennuis.

Conformément à la règle bénédictine, les moines vivent leur solitude en groupe et sous la conduite d'un abbé. **Leur vie est très ordonnée, tout comme l'est leur cadre de vie.** Ils ne doivent pas sortir du monastère et rester dans ce que l'on appelle la clôture qui les protège du monde extérieur. Les moines considèrent, en effet, leur abbaye comme une forteresse de Dieu au milieu d'un monde dominée par le diable. La clôture joue donc le rôle de muraille contre les attaques des démons.

Ce qui caractérise le monastère, c'est aussi la **place centrale du cloître**. Cet espace, entouré d'arcades, refermé sur lui-même est l'image même du retrait. Aménagé pour pouvoir déambuler, chaque frère vient y ruminer, en marchant, la parole des livres. Le cloître montre la création ramenée par l'obéissance et l'humilité à ses ordonnances primitives, les quatre éléments de la nature visible arrachés à la turbulence du monde extérieur : **le cloître est une sorte de Terre Promise**. Sur l'une des travées du cloître : l'église, dont la cloche rythme la vie des habitants du lieu.

« Déjà, par la manière dont elle s'implante dans l'espace, l'église fait entrevoir la vérité cachée sous le voile des apparences. Toujours elle est orientée. **Son chevet, le point vers lequel la communauté a les yeux tournés lorsqu'elle prie, regarde vers l'est, vers la lumière qui chaque matin se lève, dissipant l'anxiété, proclamant la victoire certaine du bien sur le mal, de Dieu sur le diabolique, de l'éternité sur la mort.** Si les bâtisseurs s'acharnèrent à substituer la voûte à la charpente, c'est qu'ils voulaient, employant un seul matériau, la pierre, parler d'homogénéité, donner une équivalence visible de l'unité du genre humain rassemblé par la même foi, de l'unité des trois personnes divines, de l'unité entre le créateur et ses créatures. Les premières expériences furent menées dans la partie souterraine du sanctuaire, dans cette nécropole sur quoi la plupart des monastères étaient plantés, parmi les tombeaux des saints, des bienfaiteurs. **L'une des fonctions du monastère était en effet d'entretenir les morts, de favoriser la communication entre le monde des vivants et celui des défunts.** Mis au point dans les cryptes, les procédés de construction furent donc transportés dans l'église haute : le pilier remplaça la colonne, les voûtes furent lancées sur les bas-côtés, sur la nef. C'était le but : établir dans la similitude la crypte et ses sarcophages, le chœur et ses autels.

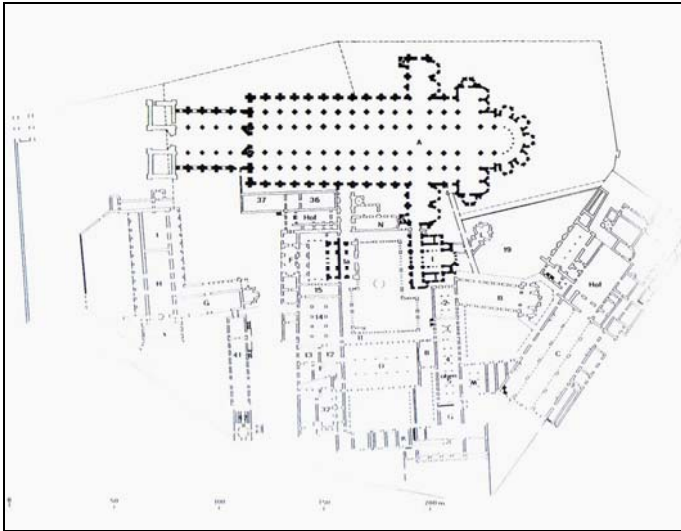
Dans l'église haute, la communauté monastique en effet remplit son office spécifique, sa fonction. **Les moines sont des fonctionnaires.** *L'opus Dei*, le travail pour Dieu, leur incombe. **Il consiste à prononcer, au nom de tous les autres hommes, au nom du peuple entier, les mots de la prière, sans interruption, de jour en jour, d'heure en heure, depuis le cœur de la nuit, lorsqu'ils descendent du dortoir pour lancer au milieu des ténèbres et du silence la première imploration, jusqu'à complies** (dernière prière de la journée), le moment d'accomplissement où l'on frémît de voir le monde à nouveau basculer dans la nuit. Prier, c'est-à-dire chanter. L'âge roman ignore la prière muette et croit son Dieu plus sensible à la prière en commun, proférée d'une même voix, mais sur les rythmes de la musique, puisque cette louange doit s'accorder aux hymnes dont le chœur des séraphins entoure, au plus haut des cieus, le trône du Tout-Puissant. **Huit heures par jour, les moines donc chantent à plein poumon. Du Chant grégorien, nous avons oublié qu'il était mâle, qu'il était violent, que c'était un chant de guerre, crié par les moines, ces combattants, contre les armées sataniques**, pour les mettre en déroute, lançant contre elles, comme des javelots, la plus sûre des armes offensives : les paroles de la prière.

Chanter, danser : la liturgie se déployant comme une ronde très lente, majestueuse, le long de la nef, des déambulatoires, autour de la pierre sacrificielle, entre les pierres des murs, sous les pierres de la voûte.

Ces pierres, nous les aimons nues. Ceux qui les ajustaient les ont voulu parées. Ils installaient, devant les autels, l'effigie du Seigneur, seul assis, entouré de sa cour d'anges et de bienheureux, présidant aux pompes cérémonielles. Ils plaçaient sur les murs des reliefs, des tentures, expliquant la création, racontant des histoires, et d'abord celle de Jésus, crucifié. Non pas mort cependant : les yeux ouverts. Non pas nu : en vêtement royal, embrassant du geste de ses bras étendus l'univers. Reparaisant dans sa gloire, triomphant, sur les fresques de l'abside, tel qu'on le verra revenir lorsque le voile se déchirera, lorsque s'ouvriront les portes du ciel et que, tout entière, l'humanité, au terme de sa marche, sortira du temps. **Tel est bien le sens de l'office monastique et du bâtiment aménagé pour son déroulement : exposer les corrélations entre la terre et le ciel, entre le temps et l'éternité.** Le spectacle dont les moines chaque matin sont de nouveaux les acteurs et dont l'église est le décor, aboutit, le jour de Pâques, à la mise en scène d'une résurrection. **Dans le développement de son cycle annuel, la procession des moines au sein de l'espace architectural mime, en fait, le progrès du genre humain vers la fin du monde.** A demi dégagée déjà du charnel, un pied déjà dans l'autre monde, la communauté monastique guide cette progression. Elle l'active. La société de ce temps croyait très fort à la solidarité, à la responsabilité collective. Dans le bien comme dans le mal. Lorsqu'un villageois commettait un crime, tous ses voisins se sentaient souillés. **De même tous pensaient pouvoir être sauvés par la pureté, par les abstinences de quelques délégués.** C'étaient les moines. Une poignée d'hommes chargés de détourner par des gestes, par des formules, la colère du ciel, de capter le pardon divin et de répandre autour d'eux cette rosée bénéfique.

Les moines n'ont pas construit de leurs propres mains leur église. Ils employaient des ouvriers, des salariés. **Toutefois les créateurs, ceux qui conçurent l'édifice et choisirent ses ornements, était bien des savants, des initiés.** Pour eux tous, les clés de la connaissance parfaite se trouvaient dans les nombres et dans leurs combinaisons. On tenait alors la mathématique pour la plus haute des sciences humaines, celle qui menait à s'approcher au plus près de la nature divine. Elle n'était disjointe ni de l'astronomie c'est-à-dire de l'observation, dans le firmament, des reflets les plus nets de la raison divine, ni de la musique,

c'est-à-dire de l'acte même de prier. Au cours des astres, aux harmonies du plain-chant, la science des nombres unissait indissolublement l'architecture.



Plan de l'abbaye de Cluny III

Une église romane est une équation en même temps qu'une fugue et qu'une transposition de l'ordre cosmique. De l'homme qui calcula les proportions de la grande basilique de Cluny, la plus parfaite peut-être de toute la chrétienté, son biographe dit en premier lieu qu'il avait reçu son inspiration des saints, de Pierre et Paul, patrons de ce monastère. Il ajoute qu'il était « un admirable psalmiste » - entendons : un compositeur, habile aux agencements de la psalmodie. Effectivement l'édifice est bâti sur une armature complexe de combinaisons arithmétiques. Ce réseau de rapports numériques entrecroisés est comme une sorte de piège tendu pour saisir l'esprit de l'homme, l'attirer vers l'inconnaissable.

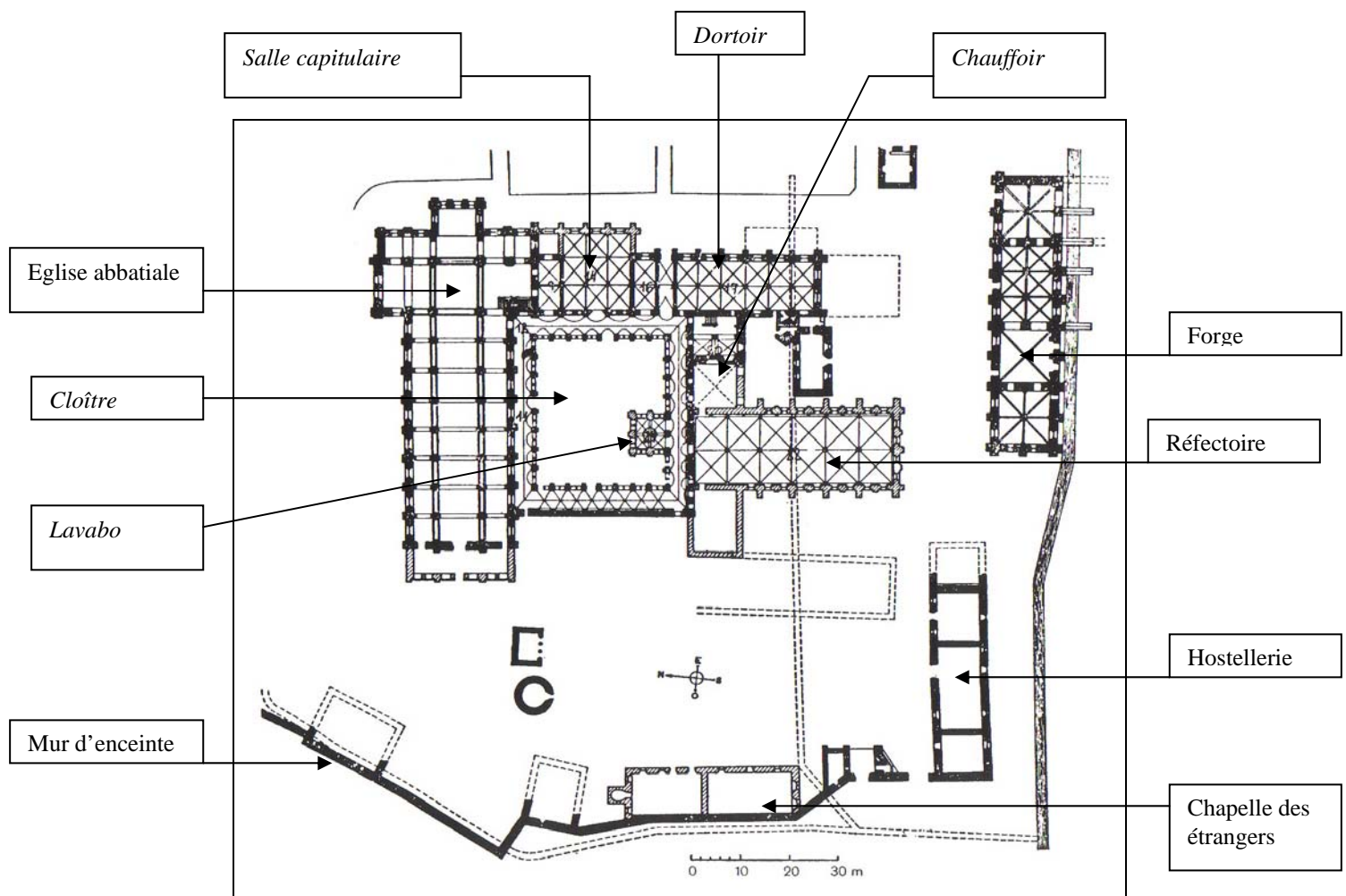
Chacun de ces chiffres associés possède une signification secrète : un évoque, à qui sait entendre, Dieu l'unique; deux, le Christ, en quoi les deux natures, la divine et l'humaine se mêlent ; trois, la Trinité; le sens du nombre quatre est très riche : il dirige la méditation d'un côté vers la totalité du monde, les points cardinaux, les vents, les fleuves du paradis, les éléments de la matière (pour cette raison, le cloître, image de la nature réordonnée, est carré), de l'autre côté vers des réalités immatérielles, morales, vers les quatre évangélistes, vers les quatre vertus cardinales, vers les quatre extrémités de la Croix; il parle lui aussi de l'homologie entre le visible et l'invisible. [...]

Ainsi partout, à la croisée de tous les transepts, se trouve inscrit le signe du passage, du transfert que la prière monastique a fonction de hâter. En ce point, à proprement parler crucial, comme au centre de l'oratoire impérial d'Aix-la-Chapelle, comme au centre du baptistère d'Aix-en-Provence, le regard est happé, contraint de s'élever depuis le carré, au ras de terre, vers le cercle, vers l'hémisphère de la coupole, afin que l'âme s'engage en un parcours de sublimation, de transfiguration véritable.

Le carré, le cercle, le paradis perdu, le paradis attendu, espéré. Instrument de divination en même temps qu'offrande, l'architecture que nous appelons romane participe de la magie autant que de l'esthétique. Elle a pris forme dans la pensée de quelques hommes très purs, qui s'évertuaient à percer les mystères, à pénétrer dans des provinces inconnues qu'ils devinaient, désirables, inquiétantes, par-delà ce que les sens, ce que la raison humaine est capable d'appréhender. Leur esprit risquait de s'égarer dans le labyrinthe des fantasmes. Ils attendaient de l'œuvre d'art qu'elle servît de fil conducteur. »

Georges Duby, *L'Europe au Moyen-âge*, Paris, Flammarion, 1984, p. 50-55.

Un monastère possède toujours d'autres bâtiments qui ne sont pas religieux. On trouve des forges, des écuries, des écoles, un hôpital, tout ce qui est nécessaire à la vie en autarcie et pour pouvoir se consacrer pleinement à la *laus perennis*.



Abbaye cistercienne de Fontenay (Cote d'Or), plan horizontal

Légende : les termes en italique indiquent des lieux réservés aux moines et faisant partie de la clôture. Les autres lieux font partie de l'abbaye mais peuvent accueillir des laïcs.

Les moines sont aussi des hommes de culture et nombreux sont les monastères (bénédictins, en particulier) qui disposent d'un **scriptorium** (du latin *scribere*, écrire) Dans ce lieu, les moines copiaient et recopiaient les manuscrits de la bibliothèque pour pouvoir les conserver. Les moines travaillent dans des conditions que nous connaissons mal. Souvent ils ne parlent ni latin ni grec, ce qui explique que leurs copies comportent des fautes qui altèrent le sens du texte. **Tous les manuscrits sont écrits sur du parchemin** (souvent de la peau de veau, ou vélin, qu'il faut préparer et dont le coût est très important) **et les textes sont aussi enluminés**. L'enluminure¹ est une peinture ou un dessin exécuté à la main, qui décore ou illustre un texte la plupart du temps manuscrit. Les moines décorent les ouvrages selon leur imagination mais aussi en fonction du texte qu'ils copient. Les enluminures médiévales sont donc une véritable mine d'information pour comprendre la vie monastique mais aussi de vraies œuvres d'art, au même titre que les tableaux d'autel. **Œuvres de foi**, elles participent autant que la copie à la réflexion du moine sur la religion et sur le mode de vie qu'il a choisi. **Les écoles monastiques bénéficient de ces livres**. Les premières écoles sont en effet situées dans les monastères et les moines ont pour rôle de transmettre leur savoir à de futurs moines. Les grands centres de la culture monastique étaient Reichenau et Fulda en Allemagne, mais aussi Metz, Chartres, Auxerre et le grand monastère de **Saint Martin de Tours**.

¹ Le terme "enluminure" est souvent associé à celui de "miniature". Le mot "miniature" vient du latin *minium*, désignant un rouge vermillon. Jadis, le terme s'appliquait, de préférence, aux lettres ornementales majuscules (lettrines) dessinées en rouge sur les manuscrits ; puis le rapprochement (sans fondement étymologique) avec les mots *minimum*, minuscule, s'est opéré, et la miniature a désigné les images peintes, de petites tailles, comparées aux tableaux et aux peintures murales (fresques). S'appliquant à toute représentation de format réduit, le terme a donc désigné également les petites scènes peintes sur d'autres objets que les manuscrits.

